

René ESTIENNE (dir.), *Les Compagnies des Indes*, Paris, Gallimard/Ministère de la Défense-Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives, 2013, 280 p., ill. n. b. et coul.

Ouvrage de grand format publié en septembre 2013, que les libraires classeront dans la catégorie des beaux livres, *Les Compagnies des Indes* propose un vaste panorama des connaissances disponibles sur leur histoire, telle qu'elle s'est traduite en France. Comme l'indique René Estienne dans la préface, ce livre retrace la plus grande aventure économique de l'Ancien Régime outre-mer, qui perdure 130 années, sous plusieurs statuts, de 1664 à 1794. L'objet de cette publication est d'offrir à un large public une histoire qui s'est renouvelée depuis trois décennies en multipliant les points de vue et les thématiques. Le pari n'était pas gagné car d'autres ouvrages généraux ou spécialisés ont été publiés sur le sujet, sujet qui se trouve aussi repris dans les réflexions et débats sur l'histoire des mondialisations et la manière de les concevoir. Une trentaine de contributeurs ont été sollicités pour mener à bien cet objectif. Il faut donc saluer l'ampleur du projet éditorial qui a su laisser aux auteurs une certaine latitude pour développer leur propos, et notamment aux spécialistes, tel Philippe Haudrère, qui a eu suffisamment d'espace pour apporter au lecteur synthèse magistrale, force de la démonstration et pertinence de l'analyse.

C'est d'abord un bel ouvrage, en raison du parti pris d'incruster une riche iconographie au fil de toutes les pages du livre. Cette richesse documentaire qui frappe le lecteur n'écrase pas trop le texte et vient l'illustrer fort à propos. La matière est foisonnante, vivante, sensible, et humaine. Tout lecteur, aussi éclairé soit-il sur le sujet, selon ses goûts et ses curiosités, y fera l'expérience d'un grand bonheur, tant intellectuel que visuel. Peintures, plans, cartes, maquettes, archives, objets, etc. contribueront à nourrir un imaginaire des Compagnies des Indes qui ne s'éteint pas. Celui-là même que René Estienne souhaitait revisiter à l'aube du *xxi*<sup>e</sup> siècle en laissant à quai une histoire coloniale et européocentrée trop datée, celle du début du *xx*<sup>e</sup> siècle, désormais obsolète. L'enjeu historiographique est donc bien au cœur du projet éditorial qui propose ainsi d'appréhender autrement les images et les traces visuelles de ce passé et cela en lien avec de nouvelles interprétations et analyses des sources archivistiques conservées.

La structure du livre se décompose en une introduction, quatre chapitres, une postface, une bibliographie et un index. L'introduction porte le titre « Au contour du monde », viennent ensuite « La saga des monopoles », « L'épopée maritime », « Entre commerce et colonisation », et enfin « Du luxe à la grande distribution ». Le plan suit donc une logique formelle simple et cohérente, qui part du contexte, d'un modèle économique, la société commerciale par actions, et de sa déclinaison française. Soit l'histoire de la compagnie à charte et à monopole qui permet de comprendre comment la France s'est insérée, avec retard, dans un vaste système qui transfère à l'échelle du monde les richesses de l'Amérique vers l'Asie et vers l'Europe depuis le *xvi*<sup>e</sup> siècle. S'ensuivent les chapitres consacrés aux moyens et aux pratiques, où l'on prend la mesure de ce que fut ce puissant outil maritime

et commercial avec tout ce que cela suppose comme infrastructures, matériels et ressources humaines. Et pour finir, les effets de ce commerce en matière de consommation et d'échanges culturels qui participent d'un art de vivre au siècle des Lumières. Créée il y a 450 ans, en 1664, par la volonté de Louis XIV et Colbert, la Compagnie française des Indes orientales sous ses diverses formes et appellations a constitué des cargaisons de navires depuis l'Afrique, l'Amérique, l'Inde, la Chine et les Mascareignes pour plus d'un milliard de livres tournois, en débarquant poivre, épices, thés, cafés, porcelaines, cotonnades et soieries, essentiellement à Lorient.

Difficile de traduire en quelques lignes toute la richesse informative de l'ouvrage. Le lecteur est d'emblée confronté à l'histoire des moteurs de la mondialisation, à celle de l'invention d'un Orient fabuleux par les Européens, à celle des empires et des connexions qui ne sont pas inéluctables. La geste coloniale qui se dessine alors n'est pas une partition jouée d'avance. Rendu intelligible désormais, le rôle de la Compagnie des Indes dans la traite des noirs et le développement de l'économie de plantation aux Mascareignes est ici bien présenté. René Estienne rappelle dans le titre évocateur d'un chapitre dont il est l'auteur que « Sans vaisseaux, pas d'Orient », sans homme et femme non plus. Des quais de Lorient aux rivages de Pondichéry, tout un monde s'active, toute une logistique organise la vie sur mer et à terre. C'est un bel outil naval que celui que s'est forgé la Compagnie des Indes orientales avec bien des défis à relever : la maîtrise des routes maritimes et des escales, la gestion des flux d'hommes, la prévision des campagnes confrontées à la saisonnalité des océans lointains. Et donc, contrairement à bien des idées reçues, les compagnies françaises n'ont pas succombé « à un manque de productivité et d'efficacité économique ». Elles ont finalement réussi leur implantation sur les marchés et cela en peu de temps. Reste que l'enrichissement individuel et le jeu des acteurs à l'échelle internationale dessinent une autre histoire, moins nationale, et donc moins comparative, une histoire des profits de ce grand commerce asiatique qui s'épuise en raison des logiques de transferts de techniques à l'œuvre dans la globalisation économique.

Plus qu'un chapitre clos d'une histoire, fort heureusement, ce livre ouvre encore et toujours des perspectives à de jeunes chercheurs et à tous les passionnés de la « Saga de monopoles ». En témoignent les apports des thèses soutenues récemment à l'université de Bretagne-Sud à Lorient sous la direction de Gérard Le Bouëdec, les expositions et valorisations muséales des conservateurs qui trouvent là matière à faire parler les objets si chers à Brigitte Nicolas. Il y a bien au cœur de ce livre un hommage à cet acquis des compagnies, celui de la démultiplication et de la démocratisation de l'accès aux saveurs, aux objets et aux vêtements, à un exotisme associé au luxe des puissants des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles.

Sans doute, y a-t-il, çà et là, des interrogations en raison du parti pris de la synthèse et de l'absence de références. Certains résultats, annoncés comme tels, mériteraient des guillemets tant ils empruntent à d'autres ; les données quantitatives

et les archives sur lesquelles elles se fondent manquent également, de ce point de vue. Voilà au bout du compte, la seule critique que peut faire un esprit curieux et soucieux de valider ce qui est neuf ou pas, ce qui est répété depuis des décennies. L'essentiel est bien entendu de témoigner à René Estienne notre admiration pour avoir conduit ce projet éditorial, tel une riche campagne à la Chine bien menée, et *in fine* livrer un ouvrage de référence sur les Compagnies des Indes françaises. Ce travail, d'une érudition jamais ennuyeuse et propice au « dépaysement » des idées, témoigne de son engagement indéfectible et de son grand dévouement de conservateur, au service du public, des archives, et d'une ville, Lorient. Lorient et ses mémoires qui s'estompent, voire qui s'éparpillent désormais sur une toile qui n'est plus celle des voiles des vaisseaux des Indes, celles dont les penons donnaient la direction du vent aux capitaines et pilotes quittant les rivages de Bretagne.

Sylviane LLINARES  
professeur des universités, Université de Bretagne-Sud

Olivier LE DOUR et Grégoire LE CLECH, *Les huguenots bretons en Amérique du Nord*, 2 vol., Rennes, éd. Les portes du Large, t. I, 2012, 694 p., t. II, 2013, 734 p., ill. n. b. et coul.

Les ouvrages, de taille imposante, publiés par Olivier Le Dour sur le devenir des huguenots bretons établis en Amérique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, s'inscrivent dans un objectif d'ensemble qui est de raconter l'histoire des Bretons en Amérique du Nord. Après avoir rédigé un premier volume consacré au temps de la ruée vers l'or de Californie (1848)<sup>8</sup>, l'auteur s'est intéressé, cette fois, à la période couvrant l'Amérique coloniale anglaise. L'historien s'appuie sur les travaux du généalogiste Grégoire Le Clech, décédé en 1990, qu'il associe comme co-auteur de son ouvrage.

Olivier Le Dour a immédiatement constaté qu'une grande partie des migrants de cette époque étaient des huguenots. Les travaux assez nombreux effectués sur les communautés calvinistes de la province aidaient à les identifier. C'est le résultat de cette quête qui est présenté dans les deux volumes copieux de plus de 700 pages !

Remarquons d'emblée le sérieux et la rigueur dans le travail : la bibliographie est exhaustive. Le résumé de la situation des huguenots bretons au XVII<sup>e</sup> siècle au début du premier tome est bien maîtrisé. Les faits avancés sont appuyés par de nombreuses notes documentaires. L'ouvrage se situe donc dans la catégorie des ouvrages à caractère scientifique, tout en étant agréable à lire et abondamment illustré. L'érudition de l'auteur est impressionnante, elle se confirme dans la précision des annexes, en

---

8. LE DOUR, Olivier et LE CLECH, Grégoire, *Les bretons dans la ruée vers l'or de Californie*, Rennes, Éd. Les portes du Large, 2006.